

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 15

Artikel: Boutades
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198706>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.03.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

fait plaisir de les embrasser. Alors, nous viâ à Paris ? Quêque c'est que c'te rue ?

— Ici, c'est la rue du faubourg Saint-Denis.

— Ah, ah. Et cette grande église perchée là-haut ?

— Mais c'est la porte Saint-Denis. Vous ne le devinez pas ?

— Ma fi non. A quoi ça sert une porte comme ça, je vous le demande ?

Les deux hommes marchaient sur le trottoir.

— Nous allons monter à pied, avait dit Mornet, économe, nous ne sommes pas bien loin de chez nous.

Frérot, un panier au bras, un grand parapluie bleu à la main, marcha d'abord assez bien. Puis tout à coup, gêné par les gens qui le croisaient, il ralentit son allure, criant :

— Bé, mon gendre, le feu n'est pas chez vous, à ce que je suppose... Pas besoin de tant se presser !

Bientôt même, enthousiasmé par la vue d'un magasin, il s'arrêta tout net. Et de sa main libre, prenant Mornet par le bras, il le secoua en s'exclamant :

— Hé, la belle boutique ! Cré matin, c'qu'y a des biaux affutots, là-dedans ! Et tout le long c'est pareil ! Si Robiquait, l'épicier de chez nous, voyait ça ! Est-ce qu'y font bien leurs affaires, les marchands de Paris ?

Le gendre, furieux, ne répondit pas.

Une colère le prenait déjà contre cet homme qui venait de cent lieues déranger sa tranquillité, ses habitudes, qu'il allait être forcé d'héberger pendant quelques jours, et qui le rendrait ridicule dans la rue. Tout à l'heure, le concierge, les boutiquiers voisins de chez lui, en le voyant passer avec ce bonhomme en blouse — son beau-père — se moqueraient. Quelle sottise idée avait-il eu là, ou plutôt quelle sottise idée avait été celle de sa femme en l'invitant ?

Il eut mille difficultés pour pouvoir l'empêcher de s'arrêter devant tous les autres grands magasins qui se trouvaient sur la route.

Il était l'heure du déjeuner quand ils arrivèrent.

Mornet avait le visage ruisselant de sueur, à force d'énervement.

Le vieux embrassa sa fille avec effusion.

(A suivre.)

Salade russe. — Voici sa recette : Vous prenez une macédoine de légumes et vous y ajoutez plein une soucoupe de petits morceaux de veau ou de poulet, sept ou huit anchois, la moitié d'une soucoupe de petits morceaux de jambon fumé, autant de cervelas coupé en petites tranches, un peu de caviar. Ajoutez à l'assaisonnement de la salade macédoine un peu de poivre de Cayenne et une ou deux cuillerées de moutarde. Les truffes coupées en petites rondelles sont du luxe, mais elles contribuent à faire une salade exquise.

Cruel embarras.

Le Conteur vient de recevoir la lettre suivante :

Monsieur le rédacteur,

Nous vous serions très reconnaissants de nous dire où en est la question du monument à la mémoire du poète vaudois Juste Olivier, car ce monument comportera certainement des bronzes : nous serions désireux d'être chargés de leur exécution, et vous nous obligeriez en nous faisant connaître le nom de l'artiste chargé de la statuaire, etc., etc.

Vous remerciant à l'avance, veuillez agréer, etc.

Cette lettre nous est adressée par l'une des principales sociétés françaises de fonderies d'art.

Que devons-nous y répondre ?

Nous ne pouvons pourtant pas, en le remerciant de son offre, répondre à notre correspondant qu'il va bien vite en besogne, que le sol du canton de Vaud n'est pas aussi favorable que le sol français à la culture des statues, que même celles qui nous viennent toutes faites de l'étranger, comme celle de Guillaume-Tell, ont grand peine à y prendre pied, enfin qu'il faut quarante à cinquante ans, chez nous, pour mener à chef une telle entreprise et que très rarement les promoteurs d'un monument quelconque ont le plaisir d'assister à son inauguration.

Non, n'est-ce pas, chers compatriotes, vous ne voudriez point que nous disions cela. Il n'est pas besoin, objectez-vous, de crier sur les toits nos petites faiblesses.

Nous sommes absolument de votre avis. Mais enfin, cela ne nous tire pas d'embarras. Que répondre ?

Lorsque le Conteur prit l'initiative d'une souscription publique en faveur d'un monument à Juste Olivier, il avait la sincère conviction de répondre à un sentiment général de notre peuple, sentiment qui, plusieurs fois déjà, s'était manifesté ici et là, dans certaines occasions. Olivier est notre premier poète national ; aucun, plus que lui, n'a aimé notre pays et n'y est resté fidèlement attaché, en dépit de l'ingratitude du sort ; aucun ne l'a mieux chanté. En élevant un monument — tout modeste soit-il — à Juste Olivier, le canton de Vaud rachètera dans une certaine mesure son indifférence de jadis à l'égard d'un de ses meilleurs enfants.

De nombreux et précieux encouragements, venus de toutes parts, nous ont affermi dans notre conviction et c'est avec une entière confiance en la réussite finale que nous allons de l'avant.

Des circonstances imprévues ont quelque peu nui, jusqu'ici, à la souscription proprement dite, mais ces circonstances sont passées et, maintenant l'œuvre du monument Olivier va reprendre un nouvel essor. Tout le présage. Voici justement que nous arrive une importante souscription, produite d'une collecte faite dans la réunion de printemps, à Rolle, des *Anciens Zofingiens vaudois*.

Nous remercions sincèrement les généreux donateurs. Puisse leur exemple être suivi par d'autres sociétés et par nos compatriotes, chacun selon ses moyens.

Souscription en faveur d'un monument à Juste Olivier.

Montant de la liste précédente	Fr. 145 50
Montant d'une collecte faite à Rolle, à la réunion de printemps des <i>Anciens Zofingiens vaudois</i> (par M. S. Mercanton, caissier des A. Z. V.)	» 137 30
Total	Fr. 282 80

Boutades.

Chez le médecin.

— Docteur, ça ne va pas... et cependant je suis solide comme un bœuf, je mange comme un loup...

Le docteur interrompant :

— Moi, à votre place, je consulterais un vétérinaire.

Une jeune femme demandait dernièrement à son ami pourquoi les hommes comparent si volontiers les femmes aux fleurs.

— Hélas, c'est très simple !

— Vraiment ?

— Mais oui, les femmes sont des fleurs que les hommes aiment assez à voir dans leurs serres.

Le marchand de vin X. n'aime pas les buveurs d'eau, surtout ceux qui s'affichent par un insigne porté avec ostentation. L'autre jour, à la gare de Morges, comme il était à la portière d'un wagon, une de ses connaissances lui demanda s'il y avait encore de la place dans son compartiment.

— Pas beaucoup, répondit-il, nous sommes déjà trois hommes, quatre dames et un abstinant.

Comment, Louise, vous m'avez dit que vous connaissiez le service, et vous n'annoncez pas même quand le dîner est servi !... Madame se trompe, je l'ai annoncé. — Comment cela ? — Oui, j'ai entré dans le salon tout à l'heure, et j'ai crié : « Ça y est ! »

M. Prudhomme, tout en remettant majestueusement deux sous à un mendiant qui lui demande l'aumône :

— Tenez, mon ami, voici dix centimes et vous verrez bien que l'argent ne fait pas le bonheur !

Un jour, trois ténors, assis à la terrasse d'un café, parlaient des offres qui leur étaient faites.

— Où allez-vous, la saison prochaine ?

— A Buenos-Ayres, probablement.

— Tiens, comme moi.

— Et comme moi, ajoute le troisième.

Surpris, ils se rendent ensemble chez le correspondant qui leur avait fait à chacun la même proposition et lui demandent laquelle de ses trois offres est celle que l'on peut prendre au sérieux. « Mais toutes les trois », répond-il. Et, voyant que sa parole ne convainct personne, il reprend : « Mais oui, et c'est bien simple, messieurs ; comme, avant que vous soyez acclimatés là-bas, la fièvre jaune aura enlevé deux d'entre vous, il faut bien que j'aie le troisième pour me chanter le répertoire ».

Aucun des ténors ne voulut plus signer l'engagement.

Au théâtre :

Monsieur (lorgnant la jeune première) :

— Elle n'est pas mal, n'est-ce pas, chère amie ?

Madame, avec dépit :

— Oui... oui...

Monsieur (essayant de réparer) :

— Quoiqu'elle ait une boucho commune.

Madame :

— Oh ! comme une... Vous pouvez dire comme deux...

Entre amis :

— Mon cher, je suis très perplexe. Je me demande si je dois envoyer des œufs de Pâques à Gabrielle. Nous sommes en froid, tu sais... très en froid.

— Bien simple, mon bon. Envoie-lui des œufs brouillés !

OPÉRA. — On nous avait fait de belles promesses pour la saison d'opéra. Chacun attendait avec impatience les débuts. Eh bien, les deux premières représentations, **Thaïs**, mardi, et **Manon**, vendredi, ont réalisé, et au-delà, toutes les promesses faites. Si Lausanne n'a pas une longue saison d'opéra, on peut, croyons-nous, dire que, depuis quelques années, il a l'une des meilleures de la Suisse ; c'est là, du reste, la réputation qu'il s'est acquise. Nous le devons aux efforts éclairés et persévérants du Comité, auquel il faut savoir gré d'avoir su élever notre modeste théâtre à un rang que lui envient nombre de scènes beaucoup plus importantes et surtout plus largement dotées. En le comprenant ainsi, le théâtre est un élément de distraction vraiment recommandable et susceptible de développer puissamment le sens artistique. Il mérite l'appui de tous. Cet appui lui est d'ailleurs indispensable pour se maintenir et progresser dans la voie heureuse où il est engagé.

Demain, dimanche, à 8 heures, deuxième représentation de **Thaïs**.

La rédaction : L. MONNET et V. FAVRAT.

ENCORE QUELQUES PAQUETS

de papier à lettre défrainchi, pour brouillons

GRAND RABAIS

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, RUE PÉPINET, 3

Lausanne. — Imprimerie Guilleud-Howard.